

## La forêt enchantée

Philippe Haeck

Numéro 200, janvier–février 2005

Les enseignements de la culture

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18813ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Haeck, P. (2005). La forêt enchantée. *Spirale*, (200), 76–77.

# LA FORÊT ENCHANTÉE

à Yvon Allard

1. Combien d'œuvres sont une tente ouverte aux vents du monde, aux souffles de la vie? Tes mains parlent-elles quand elle écrivent? Quand les signes sont-ils des gestes? Tu fais revolver des questions qui contiennent leurs réponses; tu n'aimes pas celles qui contrôlent, tu aimes celles qui éveillent, font rêver. Tu as beaucoup lu, tu ne le regrettes pas : chaque nouveau livre te dépouille un peu plus, le noyau du mystère de la vie te touche de plus en plus souvent. Ta femme entretient son jardin, tu entretiens ta bibliothèque; ta bibliothèque est un jardin de livres-voix, tu en élimines, en ajoutes sans cesse, ce sera sans doute ainsi jusqu'à ta mort.

2. H vient de lire deux romans. Le premier, *Le jeu des perles de verre*, lui avait été recommandé par un abbé lettré quand il était étudiant; le second, *Vibrations* d'Akasaka Mari, il l'a emprunté à la bibliothèque de la ville. Il pense à Joseph Valet et à Rei Hayakawa. Joseph est l'élève modèle, celui pour qui l'étude est une discipline qui ouvre à une plus grande intensité de vie. Il n'est pas comme ses compagnons de Castalie (la province pédagogique qui fournit des enseignants aux autres provinces du pays) : il se lasse du jeu de l'érudition capable de faire toutes sortes de correspondances entre différentes œuvres, il veut sortir du château de la culture, de la compagnie des lettrés, il a envie d'enseigner à de jeunes enfants qui appartiennent au monde non serein où on a des désirs, des souffrances, des amitiés. Quand il sort de Castalie, il meurt pour avoir oublié que il était, avoir cru un instant qu'il pouvait être un adolescent vigoureux capable de traverser un lac à l'eau glacée. H a été un élève docile, appliqué, entouré de livres; ceux-ci lui ont toujours été aussi familiers que des ustensiles de cuisine — la bibliothèque de son père, celles des écoles qu'il a fréquentées, la sienne commencée à seize ans qui couvre aujourd'hui plusieurs murs. Enseignant, H n'oubliait pas son âge, le rappelait aux élèves — il y a des écarts qui reconnaissent rapprochent. Rei, une jeune femme qui écrit des articles pour des magazines, appartient à une époque, la nôtre, que les Castaliens appellent le « siècle des guerres » ou l'« ère des pages de variétés ». Elle vit seule, boit beaucoup pour faire taire les voix agressives en elle qui l'incitent à des gestes violents. Un soir elle rencontre un routier avec qui elle a envie de baiser; elle va l'accompagner pendant quelques jours dans ses déplacements : baiser

avec lui, avoir été aimée, va lui apporter assez de paix pour chasser les voix et l'alcool qui la détruisaient, reprendre une vie plus saine; elle a « l'impression d'être devenue quelqu'un de bien ». H depuis la première fois qu'il a fait l'amour a su que l'étreinte sexuelle est guérison quand il est don, abandon, énergie animale, force du corps tellement plus savant dans la vie que les cerveaux pondéreux de théoriciens. H est Joseph et Rei; il travaille à une culture savoureuse, amoureuse, il lit dehors, aime être au lit avec sa compagne. Lire avec les yeux d'un animal. Aimer avec la lenteur d'une grande lecture qui nous étreint. H s'amuse à lier culture à cul, batture, lutte, confiture, rut, couture, tulle, soudure.

3. Trouves-tu plaisant d'avoir pour lire autour de toi tant de dictionnaires, ne serais-tu pas mieux de sortir dehors regarder les nuages comme lorsque tu étais enfant pour y reconnaître sans aucune aide les animaux qui s'amusaient à voler dans le ciel? La force d'un érudit, c'est qu'il n'est personne, il n'arrête pas de s'effacer même lorsqu'il ne cesse de parler, d'avoir toujours une remarque à ajouter. Des merles au bout de la cour happent les baies de l'amélanchier; au sous-sol, H laisse entrer en lui les pages d'un livre, pense qu'entre un millefeuille et un roman il y a peu de différence; dans des bibliothèques universitaires, des étudiants happent des commentaires critiques — « Les pages étaient entièrement noircies de phrases soulignées, de notes au crayon, toutes d'écritures différentes, et brusquement, je me sentis rempli d'excitation à l'idée de rejoindre la longue lignée des étudiants venus des siècles passés, d'époques révolues. J'imaginais les moines dans la pénombre de leurs cellules glacées, penchés sur leurs manuscrits, j'entendais le crissement des plumes sur les parchemins... » (Berlie Doherty, *Cher inconnu*).

4. Le docteur Van Helsing dans *Dracula* : « Ami John, pour vous, qui avez déjà tellement d'expérience, et Mrs. Mina, qui êtes si jeune, voici une excellente leçon : ne jamais craindre de réfléchir. Une demi-pensée a souvent bourdonné dans mon cerveau, mais j'avais peur de lui laisser étendre ses ailes. » Martin Heidegger : « Qu'est-ce qu'apprendre? C'est faire que ce que nous faisons et ne faisons pas soit l'écho de la révélation chaque fois de l'essentiel. Nous apprenons la pensée en prêtant attention à ce qui exige d'être gardé dans la pensée. [...] Ce qu'on "appelle" par exemple : nager, nous ne pouvons jamais l'apprendre à travers un traité sur la nage. Ce qu'on appelle nager, seul le saut dans le torrent

nous le dit. La question "Qu'appelle-t-on penser?" ne trouve jamais sa réponse dans une détermination conceptuelle de la pensée, dans une définition, ni dans un développement laborieux de son contenu. » H rumine ces pensées, cherche à savoir ce qui pour lui est essentiel, ce qu'il fait quand il pense, pourquoi il pense, ne pense pas. Sa pensée déploie-t-elle ses ailes? Il aime se représenter comme un hibou immobile sur la branche d'un hêtre — c'est quand il est immobile que sa pensée bat des ailes. Une femme quand elle est ivre l'appelle de temps en temps pour lui dire que parfois il n'a pas d'allure, qu'en vieillissant il écrit mieux. Ses appels l'amuse, même si la plupart du temps elle répète presque les mêmes paroles. « Je pense quand je suis dans une impasse, quand la vie n'est plus eau vive mais lourd asphalté. Je pense pour suivre ma pente, ne pas me laisser dévier de mon chemin par des gens bien ou mal intentionnés à mon égard. » H s'est vite rendu compte que la transmission de l'histoire culturelle est assommante, abrutissante si elle n'éveille pas les puissances créatrices des individus — la lecture qui n'entraîne pas le lecteur, la lectrice dans le torrent de l'écriture n'est qu'un divertissement, une diversion. Le hibou garde dans sa pensée la bonté; quand il s'envole, c'est pour essayer de devenir bon, de vaincre son envie de tuer, de se mettre en colère, de partir en guerre — comment faire d'un ennemi un ami. Aller au bout de sa pensée — prendre ainsi le risque de n'avoir pas d'allure aux yeux des autres — sentir l'élan de la vie — naissance et mort — en soi, c'est ce que H essaie de faire en lisant et en écrivant : au milieu des phrases des autres, il s'arrête pour laisser apparaître quelques phrases cachées en lui, découvertes par les phrases qu'il vient de lire.

5. Toute ma vie n'est qu'essais et spirales : je ne cesse de revenir où je suis, de marcher vers ma maison, de m'étonner que là où nous sommes, c'est si saturé de regards critiques, d'évaluations, de jugements que nous manquons d'air, que nous avons peur de bouger : nous nous conformons aux consignes. Je ne cesse de faire des essais pour demeurer un nouveau-né qui a envie de goûter à tout ce qui l'entoure — c'est la seule posture qui me donne de la joie. Mes paroles, mes amitiés ne peuvent qu'être vertes, ce qui parfois colore mes oreilles en rouge. J'aurais pu être un intellectuel savant, habile à masquer le monde avec des théories qui prétendent l'expliquer; j'ai choisi de devenir un écolier à qui on tape parfois sur les doigts parce qu'on ne sait si sa naïveté est feinte, audace,



nécessité ou ignorance. Je me laisse prendre, reprendre par la vie qui m'éclabousse, m'illumine de naissances, de morts. « ([N]ous sommes tous porteurs de vies et de légendes. Sait-on jamais ce que peuvent être les fresques invisibles sur les parois secrètes du crâne? ) » (William Goyen, *La maison d'haleine*).

6. Les arts, la littérature, la philosophie, les sciences constituent un univers symbolique conservé, transmis par l'université, forteresse symbolique où on pénètre si on a réussi à obtenir le laissez-passer. Ceux qui y pénètrent s'attendent parfois à un espace ouvert où les paroles s'échangent librement; ils déchantent vite : c'est un lieu clos où des méthodologies précises corsètent les corespirts. Des autodidactes qui n'y sont pas entrés imaginent que c'est un château du savoir, que les professeurs y sont des maîtres qui vous révèlent les secrets des signes; souvent ils ne connaissent pas leur chance de n'avoir pas porté durant des années des corsets qui compriment le corps, coupent le souffle de l'esprit. « *Comme je fais partie de ceux qui n'ont pas fréquenté normalement les bancs de l'école, je nourris une immense admiration et un profond respect pour les gens qui étudient à l'université, à plus forte raison pour un étudiant en doctorat comme vous. [...] J'ai lu attentivement votre œuvre, mais je n'ai pas de bases théoriques et mes capacités d'appréciation sont très restreintes, je n'ose guère avancer un jugement* », écrit Mo Yan dans *Le pays de l'alcool* à un étudiant à l'université de distillation de Jiugo. Mo Yan s'amuse. Il sait bien la différence entre les universitaires qui distillent et les créateurs qui inventent. Ces derniers ne sont pas bienvenus dans les universités, ils sont rarement invités à y enseigner librement; si on le fait parfois, on les force à se déguiser en fins commentateurs. Un créateur n'enseigne pas, il invite plutôt chacun à travailler à ce qu'il ne sait pas. H avait été à l'université, n'y avait guère connu la joie espérée; il avait été content d'en sortir pour aller ligoter des élèves plus jeunes dans les corsets qu'on lui avait appris à bien serrer. Un jour, il sent sa méprise, reconnaît dans la non-joie de ses élèves l'effet des corsets qu'on lui a transmis. Il les brûle; nu, il sent l'air sur sa peau, il frissonne mais il accepte de frissonner. Parce qu'il dit oui au frisson, la forteresse symbolique s'écroule, il se retrouve en pleine forêt enchantée. Dans cette forêt il n'y a ni explications de textes ni dissertations ni mémoires ni thèses ni revues savantes ni éditions critiques ni interprétations érudites; il n'y a plus que des paroles qui pren-

nent toutes sortes de formes : ailes, arbres, baisers, chants, conversations, cris, danses, esquisses, feux, flèches, histoires, images, jeux, lampes, marches, miroirs, murmures, pensées, poignées de main, ponts, questions, rires, secrets, sommes, surprises, tables. La forêt est remplie de voix uniques, H n'en croit pas ses oreilles — il est ravi.

7. Dans chaque objet se trouve un défaut et c'est ce défaut qui me fait l'aimer — un objet sans défaut, je ne sais comment l'aimer, je ne peux entrer en lui. Parfois je croise un homme, une femme où je reconnais le secret qui bouge en moi, j'essaie de les saluer avec le lointain de mes yeux; parfois je leur écris, peu répondent — je tiens pour ces rares qui osent regarder le lointain de leur regard à travers le mien une lampe allumée au milieu de la maison. Écrire une lettre qui dit comment le monde se froisse ou se déploie en moi, cela suppose qu'on m'ait appris à ne pas avoir peur de m'écrire, à partir à la découverte de mes territoires. La plupart de mes compagnons, de mes amies savent écrire des lettres où leur corespirt est présent. La culture des lettres, des signaux enveloppés, des correspondances suivies, qui nous l'enseigne? Une lettre seulement pour soi : un cadeau précieux dans un monde froid. Si ça fait trop de jours que le facteur n'a pas mis dans notre boîte une lettre pour moi seul, j'ouvre un petit livre de poèmes, j'y cherche un passage qui va me toucher. Hier j'ai trouvé dans *Sentiers* de Tomas Tranströmer ces trois vers : « *Nous avions accepté de montrer nos foyers./Le visiteur a pensé : vous vivez bien./Les taudis sont dans vos âmes.* » Ce matin, dans *Calcul*, caillou de Dominique Robert : « *Je me couvre le visage de poussière/Mais mon corps est rempli de soleil comme une fente.* » Un livre de poèmes est une grande lettre offerte à qui cherche un peu de chaleur. Devenir un inconnu nu. Ne pas avoir peur; prendre les mots, en faire des phrases-papillons qui vont voler vers les proches, les troublés, les sensibles, les inquiets, les lucides, les fantaisistes, les aimants. Je ne sais pas quel est mon secret, mais parfois je pense que c'est la splendeur du jaune : les petites têtes brillantes des pissenlits au milieu du vert me lancent leur lumière.

8. H plongé dans un livre, en lui. Sa vie se déroule lentement dans chaque mot, chaque phrase, chaque pause. Il sent dans sa bouche, ses oreilles, son cerveau, sa poitrine, ses bras, son sexe, ses jambes, ses pieds circuler un sang chaud. Comment des signes sur une page peu-

vent-ils autant envoûter un être humain jusqu'à modifier sa température, changer la perception de sa vie. Où es-tu H? Pendant qu'il vit dans un monde parallèle, quelqu'un qui n'a jamais été touché par un livre arrive, le frappe, le vole, s'enfuit. H ne le poursuit pas, ne crie pas à l'aide, ne va pas porter plainte; il se frotte doucement là où l'autre l'a frappé, est mécontent de n'avoir pas bien vu son agresseur : il aurait aimé, s'il avait la chance de le rencontrer, parler avec lui, voir avec lui *Le voleur de bicyclette*, connaître les hommes et les femmes qu'il aime, l'entendre raconter sa vie, savoir si en ouvrant son portefeuille il avait été déçu de n'y trouver qu'une carte de crédit, lui demander s'il lui était arrivé d'entendre chanter un enfant au milieu de la nuit pour chasser la peur, connaître ses plus beaux vols, si ces vols lui avaient donné de la joie, lui dire qu'il aimerait lire avec lui *Le Journal du voleur*, son étonnement à lire à la première page cette phrase : « *Que j'aie à représenter un forçat — ou un criminel — je le parerai de tant de fleurs que lui-même disparaissant sous elles en deviendra une autre, géante, nouvelle.* »

9. La culture. H aimerait qu'elle ne soit pas un privilège, un pouvoir, un mensonge — Weihui dans *Shangai Baby* : « *On ne trouve actuellement en librairie que des romans qui ne valent même pas la peine d'être ouverts. Des histoires décevantes et mensongères.* » Pour lui, elle est apprentissage de la bonté (écouter l'autre et s'écouter), éveil des forces de vie (découvrir la joie d'embrasser et d'être embrassé), goût de l'austérité (s'en tenir au nécessaire, à l'essentiel). Au dos d'une enveloppe : « *Je suis dans un cercle magique où j'ai tous les âges, où je suis un homme-femme, où tous les visages sont beaux. Les œuvres qui m'apaisent sont des gestes d'amour. L'amour est toujours inédit.* » Il lui arrive de penser que sa bibliothèque ressemble à l'arche de Noé : il sauve des voix qui lui donnent un peu d'espoir en l'humanité — « *Un peu/c'est déjà/beaucoup* » (Pierre André Benoit, *Le fil et l'aiguille*). Les enseignements de la culture : ouvrir un jardin parallèle à celui de la nature; favoriser les reconnaissances, les correspondances entre les individus; bâtir un espace-temps où chaque individu peut se sentir lié à plusieurs histoires, plusieurs imaginaires; donner à sentir la bénédiction des accords et la dureté des désaccords; découvrir le travail infini du « il y a » et au milieu le chant secret qui anime tout.

Philippe Hæck